

LE DESSUS DU PANIER

On a dit que la France sympathisait avec l'Espagne ; qu'elle était à griffes et à dents contre nos voisins.

C'est peut-être cette croyance qui a moulé l'opinion de quelques douzaines de Canayens qui souhaitaient la victoire des fils de la pouilleuse Ibérie.

Rochefort nous explique le dessous de cette sympathie toute d'apparence.

Je connais le peuple français, dit-il, et le peuple français me connaît. Les sympathies du peuple français sont pour les Etats-Unis et Cuba. Le peuple français n'a pas oublié ces trois grands mots magiques : *liberté, égalité, fraternité*. Il y a trois ans les Rotschild ont acheté en Espagne pour 500,000,000 francs de bons cubains, et d'autres spéculateurs en ont aussi acheté, et c'est ce qui explique l'attitude actuelle du gouvernement français. Au nom du peuple français, je déclare solennellement que nous sommes pour l'indépendance de Cuba. Les Etats-Unis seront victorieux. C'en est fait de l'Espagne. Si l'Espagne ne lutte pas, la dynastie actuelle est détruite. Si l'Espagne lutte, elle sera défaite, et sa défaite aura le même résultat, la chute de la dynastie actuelle.

Ailleurs on se livre à la grave occupation d'établir des parallèles entre l'Américain et l'Espagnol. Dangereuse occasion de poudre bien des idioties et d'étaler sans y être forcé, d'ineffables trésors d'ignorance.

Talk is cheap et la désillusion sera cruelle, même pour les plus huppés d'entre les détracteurs des Américains.

Nous admettons, dit un confrère des Etats-Unis, que l'Oncle Sam est jeune et qu'il n'est pas encore initié à toutes les subtilités de la diplomatie. Il dit franchement ce qu'il pense, brutalement même, comme ces jeunesses vigoureuses qui, confiantes dans leur force physique, se soucient peu de se rendre aimables envers ceux dont les opinions viennent en conflit avec les leurs. C'est son plus grand défaut.

Dans les cercles diplomatiques d'Europe, où les esprits sont plus souples, plus polisés, grâce à un entraînement plus parfait de dissimuler sa pensée et de mettre entre les lignes des sous-entendus divers, on n'accorde pas à cette brusque

franchise toute l'importance qu'elle mérite. On croit encore, là-bas, au vieux dicton : "Chien qui aboie ne mord pas." Mais on se trompe, et l'Espagne payera malheureusement pour l'expérience qui servira aux autres puissances européennes.

L'Oncle Sam est un grand parteur ou peut même dire qu'il est fantasque ; mais il a bon cœur : son courage ne laisse aucun doute à personne, et sa tenacité ne cède devant rien. Si l'Espagne eut mieux connu son tempérament et son caractère plus ou moins bizarre, elle aurait pris au sérieux les premiers avertissements du président McKinley, contenue dans son message du 7 décembre dernier. C'était pour elle le moment de chercher un moyen d'évacuer Cuba sans tout perdre en quittant cette île et sans s'exposer à une révolution. M. Sagasta avait le talent, sinon la force de persuasion, de faire comprendre au peuple espagnol que lutter contre les Etats-Unis, même au nom de l'honneur national, c'était tout simplement commettre le suicide.

Au reste, il n'y a pas de honte à céder devant une force supérieure, dans les choses qui ne concernent ni la religion ni la morale, tandis qu'il est toujours dangereux pour un pygmée de se mesurer avec un géant. C'est la fable du pot de grès et du pot de fer mise en pratique.

La Grèce a eu, l'an dernier, les mêmes ardeurs helléniques qui fermentent en ce moment dans toutes les poitrines espagnoles : en dépit des sages conseils de l'Europe elle provoqua la guerre avec la Turquie. On sait le reste. Les soldats grecs essayèrent plusieurs défaites sanglantes ; le gouvernement dut implorer les vainqueurs pour obtenir la paix ; la dette nationale de la Grèce s'est recrudescée d'une cinquantaine de millions de dollars, et les Turcs occupent encore la Thessalie.

Nous ne voyons pas dans tout cela, où peut bien être perché l'honneur national des Grecs. Il faut avouer, en effet, que ce pauvre honneur a coûté énormément cher pour rien. Mais non, ce n'était pas l'honneur de la Grèce qui était en jeu dans la controverse de celle-ci avec la Turquie c'était plutôt son orgueil, sa vanité, ses susceptibilités, toutes choses qui n'ont rien de commun avec l'honneur bien entendu.

C'est précisément le cas de l'Espagne, qui confond son orgueil avec son honneur. Pour elle, abandonner Cuba, c'est se déshonorer, c'est déchoir dans l'estime du monde civilisé. Rien de plus faux cependant. La situation de l'Espagne est celle d'un négociant qui, ne pouvant plus ex-